Histoire(s) de personnes : Qui est *je* ? Qui est *tu* ? Qui est *il* ?

A Question of Person: Who is je? Who is tu? Who is il/elle?

Georges Kleiber et Hélène Vassiliadou

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/2216>

DOI : 10.4000/cps.2216

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 25-54

ISBN : 978-2-354100-44-5

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Georges Kleiber et Hélène Vassiliadou, « Histoire(s) de personnes : Qui est *je* ? Qui est *tu* ? Qui est *il* ? », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 31 | 2012, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 08 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/2216> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.2216>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Histoire(s)¹ de personnes : Qui est *je*? Qui est *tu*? Qui est *il*?

Georges Kleiber & Hélène Vassiliadou

... à ma connaissance et selon mon expérience, il n'est pas dans la science du langage, de problème plus difficile à résoudre que le problème de la personne. Je ne crois pas, en outre, qu'il en soit de plus important.

Gustave Guillaume²

Une langue sans expression de la personne ne se conçoit pas.

Émile Benveniste³

Comme l'indique notre titre, c'est à la fois l'histoire de « la personne » et des histoires de personnes que nous nous proposons de raconter ici. En partant de la polysémie du nom *personne*, nous nous proposons d'exposer la problématique de la catégorie grammaticale de la personne avec ses tenants et aboutissants en espérant ainsi apporter des éléments de réponse nouveaux à la question de savoir *qui est « je »*, *qui est « tu »* et *qui est « il »*. Notre objectif est de montrer, dans une première partie, après un rappel de l'ambiguïté ancienne et actuelle du terme *personne*, quelles sont les difficultés que rencontre la réponse énonciative classique en termes de locuteur (*je*), d'interlocuteur (*tu*) et de délocuté (*il*) et comment on pouvait les surmonter en prenant en compte le fait que les trois personnes ont un rôle dans l'énoncé. Dans les deux parties suivantes, consacrées à *je* et *tu*, nous décrirons le fonctionnement référentiel tout à

1 ... grammaticale(s)!

2 Gustave GUILLAUME, *Leçons de linguistique (1943-1944)*, Québec/ Lille, Presses Universitaires, 1973. Cité par André JOLY, « Éléments pour une théorie générale de la personne », *Faits de Langue*, 3, 1994, p. 45.

3 Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Paris, Gallimard, 1966, p. 261.

fait particulier de ces deux expressions, en mettant en avant leur caractère indexical de réflexif d'énonciation (*token-reflexive*) (deuxième partie) et la dimension de subjectivité qu'elles impliquent (dernière partie).

1. La polysémie de *personne*

La polysémie du nom *personne* fait qu'en français la « personne » intervient dans deux domaines linguistiques différents, qui répondent à deux sens que connaît le terme : à son acception d'individu humain, d'une part, et à son acception « grammaticale » pour désigner les pronoms dits *personnels*, d'autre part.

1.1. *Personne* = 'individu humain' : sémantique et syntaxe

Le fait que *personne* signifie 'individu de l'espèce humaine' (cf. *Le Petit Robert*) place la « personne » au premier plan de la structuration sémantico-ontologique du lexique en l'opposant aux entités qui ne sont pas des personnes ou des individus humains. Cette acception de *personne*, via l'opposition *humain* vs *non humain* qu'elle implique, s'inscrit, avec d'autres oppositions fondamentales telles que *abstrait/concret*, *massif/comptable*, *animé/inanimé*, etc., dans la structuration et l'organisation des hiérarchies sommitales du lexique et, à ce titre, s'avère décisive pour définir, caractériser le sens des unités linguistiques, leurs combinaisons et leurs glissements ou décalages sémantiques (métaphores, métonymies, etc.). De nombreuses unités lexicales, noms en premier lieu, mais également verbes, adjectifs, etc., nécessitent en effet pour leur définition, directe ou indirecte, le recours au trait de 'personne' ou 'd'individu humain', ainsi que l'atteste la tradition lexicographique. Les combinaisons d'unités étant soumises aux restrictions qu'imposent les traits sémantiques des unités combinées, on retrouve avec d'autres traits sémantiques celui de 'personne' pour expliquer pourquoi certaines combinaisons sont permises et d'autres non : un prédicat sous-catégorisé contextuellement [+humain] sélectionnera ainsi un argument qui est une personne (*Paul réfléchit* vs **Le Gewurztraminer réfléchit*). Le concept de *personne*-'individu humain' se manifeste également au niveau de la syntaxe et à celui de la construction discursive ou textuelle. On ne citera qu'un exemple à chaque fois.

Pour la syntaxe⁴, on mentionnera que le pronom démonstratif des constructions *celui qui SV*⁵ (*ceux qui SV*) a comme particularité de ne pas nécessiter un antécédent mémoriel (explicite ou implicite) lorsqu'il s'agit de personnes, alors qu'une telle récupération est nécessaire dès qu'on a affaire à des référents non humains. C'est ainsi que l'on peut comprendre directement, c'est-à-dire sans faire intervenir un contexte ou une information préalable, que le démonstratif renvoie aux personnes humaines dans les énoncés :

Celui qui contrevient à la loi sera sanctionné = L'individu / la personne qui...

Rien de tel avec les autres types d'entités : une interprétation par défaut n'est pas possible ; il faut que l'identité de la classe d'entités en jeu soit accessible dans le contexte linguistique ou situationnel de l'énoncé. Même si le prédicat *lire* milite pour l'interprétation *livre*, on observe que l'énoncé

Ceux qui sont les moins gros sont les plus faciles à lire.

apparaît malgré tout incomplet, si l'information qu'il s'agit de livres n'est pas déjà disponible dans la mémoire discursive.

Pour ce qui est de la construction du discours, c'est l'anaphore associative⁶ qui nous servira d'illustration. Alors que du point de vue de la compréhension rien ne s'y oppose, on observe que, contrairement à celles d'un objet, les « parties » d'une personne ne peuvent fonctionner, sans dispositif spécial, comme anaphore associative. Il faut utiliser un possessif⁷ :

J'ai dû laisser la voiture. Le volant était tordu et les roues à plat.
(= Le volant et les roues de la voiture).

4 Il faudrait développer ici la question des pronoms *personne, quelqu'un, n'importe qui, quiconque, y*, etc.

5 SV = syntagme (groupe) verbal.

6 On appelle *anaphore associative* les reprises définies des séquences du type *Au loin on voyait une église. Le clocher était illuminé, les vitraux brillaient.* Dans ces configurations, les groupes ou syntagmes nominaux définis (*cf. le clocher* et *les vitraux*) introduisent un nouveau référent par l'intermédiaire d'une autre entité mentionnée auparavant dans le texte (ici *église*) (*cf. leur interprétation le clocher/les vitraux de l'église*) (*cf. Georges KLEIBER, L'anaphore associative, Paris, P.U.F., 2001*).

7 L'explication réside dans la difficulté d'aliéner les « parties » de l'être humain, ce qui montre que la personne est conçue comme une unité indivisible.

*Paul est entré. ? L'esprit était libre, mais ? les jambes flageolaient.
Paul est entré. Son esprit était libre, mais ses jambes flageolaient.*

1.2. La catégorie grammaticale de la personne

La deuxième acception du nom *personne*, indiquée par tous les dictionnaires, est plus proprement linguistique, puisqu'elle est marquée par les lexicographes comme relevant d'un domaine de spécialité, à savoir la grammaire. Il ne s'agit plus d'une dénomination « mondaine », mais d'un terme métalinguistique, portant donc sur le langage lui-même, destiné à nommer une catégorie linguistique rassemblant des « objets » grammaticaux, à savoir les pronoms dits *personnels* (*je, tu, il, nous*, etc.), dont la vocation première semble être celle de marquer les différents rôles dialogaux. Et il est donc tout à fait logique que, lorsqu'on parle de « personne » en linguistique, ce n'est pas à la notion sémantique d'individu humain que l'on pense en premier lieu, mais bien à la catégorie grammaticale des pronoms personnels. La preuve ? Le n° 3 de la revue thématique *Faits de langue* de 1994 qui s'intitule *La personne* ne porte que sur ce sujet et n'aborde nullement les problèmes, pourtant dignes d'intérêt pour un linguiste (cf. *supra*), que pose la notion sémantique de *personne*-‘individu humain’.

1.3. Un peu d'histoire

Avant d'examiner les problèmes que pose la définition de ces « personnes grammaticales », il est intéressant de voir ce qui a pu motiver une telle polysémie qui permet au même nom *personne* de désigner à la fois un individu de l'espèce humaine et des « personnes » grammaticales vouées au marquage des places énonciatives ou dialogales. Un retour sur le grec et le latin nous apprend que la même polysémie, comme l'a noté Colombat⁸, existait déjà dans ces deux langues et Létoublon⁹, qui a étudié le *prosôpon* grec et la *persona* romaine, montre que « dans les

8 Bernard COLOMBAT, « Remarques sur le développement de la notion de personne dans l'histoire de la linguistique », *Faits de langue*, 3, 1994, p. 16.

9 Françoise LÉTOUBLON, « La personne et ses masques : remarques sur le développement de la notion de personne et sur son étymologie dans l'histoire de la langue grecque », *Faits de langue*, 3, 1994, p. 11.

cultures anciennes la terminologie de la personne repose sur la notion de ‘personne humaine’, soit comme humain caractérisé par un visage en grec, soit comme analogue d’un personnage de théâtre en latin»¹⁰. Ce qui prouve que c’est bien l’élément humain de *personne* qui est à la base de l’émergence du sens de ‘personne grammaticale’. Ou, autrement dit, les personnes grammaticales, la troisième comme la première et la deuxième, sont envisagées comme étant des personnes humaines, ainsi que le prouve la définition que donne Denys le Thrace des pronoms personnels¹¹ dans la *Techmè*:

«La première personne, c’est celui de qui vient l’énoncé, la deuxième, celui à qui (*hon*) il est adressé, la troisième celui dont on parle»¹².

1.4. Une ambiguïté qui persiste

Cette restriction, explicite ou implicite, des personnes grammaticales à des personnes «humaines», qui s’explique, comme nous l’avons vu, par le sens de *personne*-‘individu de l’espèce humaine’, constitue une des premières difficultés de la définition de la catégorie grammaticale de la personne, puisque, comme tout un chacun peut le vérifier lui-même, la 3^e personne du français ne renvoie pas seulement à des individus,

10 En grec, *prosôpon* désigne d’abord (sens 1) ‘ce qui est devant les yeux’, ‘visage, façade’, en sens 2 (mal attesté) ‘personne physique’, en sens 3 ‘masque’, en sens 4 ‘personnage’ et en sens 5 ‘personne grammaticale’. En latin, *persona* a pour sens 1 et sens 2 ‘masque de théâtre’ et ‘personnage’, pour sens 3, ‘personne humaine, individu’ et pour sens 4, ‘personne grammaticale’ (F. LÉTOUBLON, *op. cit.*, p. 10).

11 La preuve en est, comme le rappelle B. COLOMBAT (*op. cit.*, p. 16), sur qui nous nous appuyons ici, que le neutre *prosôpon* passe au masculin à l’article relatif, comme on le voit ici en clair avec l’accusatif *hon* (ὅν, «celui qui») (voir ci-dessus notre remarque sur *celui qui*). Par ailleurs, Émile BENVENISTE signale que les grammairiens arabes définissent la troisième comme *celui qui est absent* (*op. cit.*, p. 228).

12 Πρώτον μὲν ἀφ’ οὗ ὁ λόγος, δεύτερον δὲ πρὸς ὃν ὁ λόγος, τρίτον δὲ περὶ οὗ ὁ λόγος, cité à partir de Jean LALLOT, *La grammaire de Denys le Thrace*, traduction annotée, Paris, CNRS Éditions, 1989, p. 57. Lallot souligne également que, lorsque Denys parle de *personnes définies* à propos des pronoms, «le terme *personne* est réaliste: il signifie que le pronom fait référence à une personne, au sens social de ce terme» (J. LALLOT, *op. cit.*, p. 200).

mais aussi à des choses¹³, ce qu'enregistrent la plupart des définitions linguistiques en signalant qu'à côté de *je* et *tu* qui ne renvoient qu'à des humains, la troisième personne *il* renvoie soit à « celui dont on parle » soit à « ce dont on parle ». Le *Dictionnaire de linguistique* de Dubois et alii définit ainsi la troisième personne comme référant à « ce qui est l'objet de la communication (personnes ou choses) »¹⁴ et la *Grammaire Larousse du français contemporain* de Chevalier et alii précise qu'à « la troisième personne, ils [= les pronoms] représentent une personne, une chose ou une idée exprimée dans le contexte »¹⁵.

L'ambiguïté n'est toutefois pas toujours levée et dans maints commentaires sur la personne grammaticale, comme l'observe Maillard à propos de certaines analyses de Benveniste, il subsiste « une fréquente ambiguïté d'emploi du terme de *personne*, qui tantôt réfère à une catégorie grammaticale purement formelle et tantôt signale une substantielle présence humaine dans l'énoncé »¹⁶. Et dans certains dictionnaires, soit des usuels comme le *Petit Robert*, ou de spécialité grammaticale comme *La grammaire d'aujourd'hui*, on continue de définir la troisième personne comme renvoyant à une personne humaine :

Personne au sens grammatical = « l'indication du rôle que tient celui qui est en cause dans l'énoncé, suivant qu'il parle en son nom (*première personne*), qu'on s'adresse à lui (*deuxième personne*) ou qu'on parle de lui (*troisième personne*) »¹⁷.

« La catégorie traditionnellement dite de la personne grammaticale [...] comporte trois positions :

- a) *la première personne*. C'est la personne qui parle [...]
- b) *la deuxième personne*. C'est la personne à qui l'on parle [...]

13 La *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal est claire sur ce point : « Le mot de *personne*, qui ne convient proprement qu'aux substances raisonnables et intelligentes, n'[est] propre qu'aux deux premières, puisque la troisième est pour toutes sortes de choses, et non pas seulement pour les personnes » (Antoine ARNAUD & Claude LANCELOT, *Grammaire générale et raisonnée* (1660), Paris, Republication Paulet, 1969, II, 14).

14 Jean DUBOIS et al., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1972, p. 368.

15 Jean-Claude CHEVALIER et al., *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris, Larousse, 1964, § 349.

16 Michel MAILLARD, « Essai de typologie des substituts diaphoriques », *Langue française*, 21, 1974, p. 60.

17 LE PETIT ROBERT, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010.

- c) *la troisième personne*. C'est la personne dont on parle. Même si elle peut être physiquement présente, elle ne participe pas à l'instance de l'énonciation, elle en est absente». ¹⁸

On ne peut évidemment maintenir une telle position – que ne défend d'ailleurs ouvertement... personne – puisqu'elle obligerait à distinguer deux pronoms *il*, un véritable pronom « personnel », qui renverrait à un individu humain, et un pronom non personnel, qui se chargerait des autres types d'entités. Deux voies s'ouvrent pour surmonter l'obstacle autrement. Maintenir le trait 'individu humain' pour la catégorie de la personne et exclure à ce moment-là *il* de cette catégorie, ou bien conserver *il*, mais mettre alors en avant un autre critère qui à la fois justifie la réunion des trois « personnes » et autorise la troisième à renvoyer à autre chose que de l'humain.

1.5. La non-personne de Benveniste

La première solution a été choisie par Benveniste qui n'accorde qu'à *je* et *tu* le statut de véritable personne, *il* exprimant au contraire ce qu'il appelle la *non-personne*:

« la "3^e personne" n'est pas une "personne"; c'est même la forme verbale qui a pour fonction d'exprimer la *non-personne* »¹⁹.

Le fait que *il* puisse référer à une « chose », alors que *je* et *tu* sont voués à la personne est un des arguments forts²⁰ qui motivent ce choix, mais ce n'est pas le seul. Il y a également des différences de fonctionnement marquantes – sur lesquelles nous reviendrons – qui ont conduit Benveniste à séparer radicalement les personnes *je/tu* de la « non-personne » *il*.

18 Michel ARRIVÉ, Françoise GADET & Michel GALMICHE, *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 1986, p. 496.

19 É. BENVENISTE, *op. cit.*, p. 228.

20 « Enfin on doit prendre pleinement conscience de cette particularité que la "troisième personne" est la seule par laquelle une *chose* est prédiquée verbalement » (É. BENVENISTE, *op. cit.*, p. 230).

1.6. La version énonciative standard

Même si, comme on le verra, les différences entre la troisième personne et les deux premières obligent à un moment donné à les séparer, elles ne doivent pas occulter le fait qu'il y a malgré tout des aspects formels et fonctionnels supérieurs qui justifient leur réunion. La deuxième voie réunit en effet les trois personnes sur deux bases :

- a. une base morpho-syntaxique, souvent passée sous silence dans les présentations²¹ : il s'agit de pronoms et non pas de syntagmes nominaux (cf. *je, tu, il* vs *le maître d'école, le chien, Paul*).
- b. une base locutoire : les trois personnes marquent un rôle par rapport à l'échange dialogal ou « colloque ». Les deux premières renvoient aux co-locuteurs (*je* = le locuteur et *tu* l'interlocuteur ou allocutaire) et la troisième personne *il*, ni locuteur ni allocutaire, indique le délocutif²², c'est-à-dire « celui » ou « ce dont on parle »²³.

Avec cette version que l'on peut appeler *énonciative*²⁴, étant donné qu'elle s'arc-boute sur le rôle joué dans l'énonciation, on tient là la version traditionnelle²⁵ de la définition de la catégorie de la personne, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, puisqu'on la retrouve, peu ou prou, dans la plupart des manuels de linguistique. On donnera d'abord la parole à Pougeoise, puis on reviendra au *Dictionnaire de linguistique* de Dubois *et alii*, qui, en même temps qu'il définit chaque personne par son statut dans l'énonciation, explique l'origine du classement des personnes en première, deuxième et troisième, par la place centrale occupée par *je* :

La « première personne [...] désigne la personne qui parle » ;

- 21 Parce que l'on part le plus souvent directement de l'appellation *pronom personnel*.
- 22 M. Maillard (*op. cit.*, p. 61) reprend ce terme à la triade *locutif, allocutif, délocutif* proposée par Jacques DAMOURETTE & Édouard PICHON, *Des mots à la pensée*, Paris, d'Artrey, t. I, p. 54 et 75.
- 23 Nous laissons totalement de côté le problème que posent les formes plurielles *nous* et *vous* (*nous* = *je + il...* ou *je + tu* ou encore *je + tu + il...*, etc.).
- 24 M. Maillard (*op. cit.*, p. 61) propose de remplacer la catégorie de la personne par celle de la *locution*.
- 25 Pour les grammaires de l'Antiquité, voir par exemple ci-dessus la définition de Denys le Thrace. Pour les XVIII^e et XIX^e siècles, voir A. JOLY, *op. cit.*, p. 45-54, qui cite César DUMARSAIS, *Logique et principes de grammaire*, Paris, 1769 et Charles-Pierre GIRAULT-DUVIVIER, *Grammaire des grammaires ou analyse raisonnée des meilleurs traités sur la langue française*, Paris, 7^e éd., 1830.

La «deuxième personne [...] désigne la personne à qui l'on parle»;
La «troisième personne [...] représente un être ou une chose dont on parle»²⁶.

«La personne est une catégorie grammaticale reposant sur la référence aux participants de la communication et à l'énoncé produit. La situation de communication est définie par une relation entre un sujet parlant qui énonce et un autre sujet parlant à qui cet énoncé est adressé pour qu'à son tour il donne une réponse: *je te dis que* (communication intersubjective). La phrase implicite sous-jacente à tout énoncé, *je te dis que*, représente l'énonciation et les phrases effectivement produites l'énoncé. La communication, ou échange verbal, implique donc un locuteur (première personne), le *je* ou *ego* qui est le centre de la communication (celle-ci est égocentrique), un interlocuteur ou allocutaire (deuxième personne), le *tu* et un objet énoncé (ce dont on parle), le *il* (troisième personne)»²⁷.

On comprend aisément pourquoi une telle solution a pu devenir «la» solution au problème que pose la catégorie grammaticale de la personne. Elle semble satisfaisante à tous points de vue. Elle assigne en effet un rôle locutoire aux trois personnes (locuteur, allocutaire et délocutif ou délocuté), qu'il paraît difficile de mettre en doute: personne ne niera que *je* renvoie au locuteur, *tu* à l'allocutaire et on ne peut que souscrire à l'idée que *il* ne renvoie pas aux deux participants de l'énonciation, mais à un être ou une chose dont on parle²⁸. Elle rend compte aussi du rôle prépondérant du trait 'individu humain' et donc de son lien avec la notion sémantique de 'personne', puisque les entités dénotées par les deux premières personnes sont aussi des «personnes» dans ce sens-là. Et, enfin, elle arrive à expliquer que la troisième personne n'est pas réservée comme les deux premières aux individus humains, puisqu'on peut parler aussi bien d'une chose que d'une personne. Mais est-elle complète pour autant? Sur plusieurs points, elle ne va pas assez loin et reste trop proche d'une image d'Épinal.

26 Michel POU GEOISE, *Dictionnaire de grammaire et des difficultés grammaticales*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 311-312.

27 J. DUBOIS et al., *op. cit.*, p. 368.

28 Nous ne faisons que mentionner le problème que pose le *il* dit «impersonnel».

1.7. *Les trois personnes jouent un rôle dans l'énoncé*

Le premier défaut concerne la caractérisation de la troisième personne comme l'être ou la chose dont on parle, en somme, comme étant le délocutif ou le délocuté, statut qui l'opposerait au statut locutoire (locuteur, allocutaire) des deux premières. En fait, une telle caractérisation, qui n'est pas fausse, rappelons-le, ne s'avère toutefois pas pertinente pour séparer la troisième personne des deux premières, parce qu'elle oppose au rôle dans l'énonciation des deux premières le rôle dans l'énoncé de la troisième et, du coup, si l'on prend en compte le rôle dans l'énoncé des deux premières, on s'aperçoit qu'elles sont, à ce niveau, redevables de la même caractérisation que la troisième : il s'agit également de délocutés ou de délocutifs, puisque l'énoncé qui contient *je* et celui qui contient *tu* sont des énoncés qui parlent de *je* et de *tu*. Rien ne différencie donc de ce point de vue-là les trois personnes : elles sont toutes les trois des instances d'énoncé²⁹. La chose n'est pas nouvelle, Apollonius Dyscole et à sa suite, dans le haut Moyen Âge, Priscien, ont mis en évidence que les personnes ne devaient pas seulement être analysées selon leur rôle dans l'énonciation, mais aussi selon leur rôle dans l'énoncé, c'est-à-dire comme objet de discours. C'est ainsi que Priscien, comme le rapporte Colombat, souligne que «la première personne, c'est quand celle qui parle, parle d'elle-même»³⁰ et qu'Arnaud & Lancelot, et Harris³¹, cités par Joly en même temps que Beauzée³², font la même analyse :

«[...] quand un homme parle de soi-même, le sujet de la proposition est le pronom de la première personne, *ego, moi, je* : et quand il parle de celui auquel il adresse la parole, le sujet de la proposition est le pronom de la seconde personne, *tu, toi, vous* [...]»³³.

Il faut donc abandonner la caractérisation de la troisième personne comme étant l'être ou la chose dont on parle, non pas parce que c'est faux, mais tout simplement parce que la première et la deuxième

29 A. JOLY, *op. cit.*, p. 46.

30 B. COLOMBAT, *op. cit.*, p. 17.

31 J. HARRIS, *Hermès ou Recherches universelles sur la grammaire universelle* (1751), introduction et notes par A. JOLY, Paris/ Genève, Droz, 1972.

32 Nicolas BEAUZÉE, *Grammaire Générale* (1767), rééd. par B. E. Bartlett, *Grammatica universalis*, 8, Stuttgart/ Bad Cannstadt, Frommann, 1974.

33 A. ARNAUD & C. LANCELOT (1660), cités par A. JOLY, *op. cit.*, p. 46.

personne se caractérisent aussi comme étant des êtres dont on parle. Reste alors la seule opposition pertinente, celle qui s'établit uniquement sur le plan de l'énonciation ou locutoire et qui met en avant, non plus le rôle délocutif de *il*, mais le fait qu'il ne s'agit pas d'un participant à l'énonciation, qu'il n'est pas un acteur de l'acte locutoire, et qu'à ce titre il s'oppose énonciativement aux deux premières personnes, ainsi que le note fort justement Perrot :

«C'est par exemple la relation entre les deux plans [l'énonciation et l'énoncé] ainsi distingués qui permet d'interpréter la catégorie de la personne: la première rapporte le procès énoncé à l'agent de l'énonciation, la seconde le rapporte à celui à qui s'adresse l'énonciation, tandis que la troisième pose un acteur extérieur au couple engagé dans la communication (locuteur/auditeur) qui s'institue par l'énonciation [...]»³⁴.

2. Problèmes de référence

L'équilibre est ainsi rétabli et il semble bien que nous tenions cette fois-ci le bon bout. Nous ne sommes toutefois pas encore au bout de nos peines, car le fait d'avoir mis en avant que les deux premières personnes jouent, tout comme la troisième, un rôle d'objet de discours dans l'énoncé (*je* et *tu* sont ceux dont on parle) soulève un autre problème, généralement laissé de côté dans la littérature sur la catégorie de la personne³⁵, pour les deux premières, mais, par contre, assez bien vu pour la troisième, celui de la référence, c'est-à-dire celui de l'entité qu'il faut trouver pour interpréter correctement l'énoncé. On comprend aisément pourquoi il en va ainsi. La «trouvaille» du bon référent ne semble pas poser de problème pour *je* et *tu* dans la mesure où en donnant leur rôle énonciatif de locuteur et d'allocutaire, on pense donner en même temps leur référent, alors qu'avec *il*, c'est précisément l'inverse: en le caractérisant comme non-participant dialogal, on pose véritablement la question de son identification: si ce n'est pas le locuteur ni l'allocutaire, qui est-ce alors? D'où une abondante littérature sur la résolution référentielle du pronom *il*, qu'on ne retrouve pas semblablement pour les pronoms *je* et *tu*.

34 Jean PERROT, «Présentation», *Langue française*, 21, 1974, p. 5-6.

35 Mais non dans la littérature sur les expressions déictiques.

2.1. Le statut «anaphorique» de *il*

Cette littérature³⁶, qui met l'accent sur le statut «anaphorique» de *il*, a pour dénominateur plus ou moins commun de faire de *il* un pronom qui renvoie à un référent saillant ou du moins déjà accessible dans la mémoire discursive, soit que son référent ait déjà été mentionné antérieurement dans le texte – ce qui constitue le cas classique, souvent le seul retenu par les grammaires :

Paul est entré. Il portait un chapeau.

soit qu'il se trouve fourni, directement ou indirectement, par la situation d'énonciation :

- i. directement [dans la situation suivante: deux amis voient passer devant eux dans la rue une connaissance commune. L'un des deux pourra dire *out of the blue*, c'est-à-dire sans qu'il y ait eu mention antérieure] : *Je ne l'ai pas vu depuis des mois!*
- ii. indirectement (ou *in absentia*) [dans la situation suivante: la mère d'un lycéen attend devant la porte du bureau du proviseur. Passe le censeur de l'établissement qui lui adresse la parole en lui disant] : *Il va venir tout de suite.*

Que le problème de la référence vaille aussi pour *je* et *tu* peut être montré de différentes manières. Nous commencerons en interlude par une petite histoire de pronoms récalcitrants que l'un de nous a déjà racontée ailleurs³⁷.

2.2. Interlude: C'est toi? Où tu n'est pas toujours la personne à qui l'on dit tu

Imaginons que Sophie attende son petit ami Paul en regardant la télévision. Imaginons encore que ce ne soit pas lui qui arrive et ouvre la porte de l'appartement, mais que ce soit le père de Paul. Sophie, entendant le bruit de la porte qui s'ouvre et pensant que c'est Paul, lance à l'arrivant, sans se retourner, la question :

C'est toi?

36 Pour une vue d'ensemble, voir Georges KLEIBER, *Anaphores et pronoms*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994.

37 Georges KLEIBER, «Dialogue, deixis et anaphore», in: Daniel LUZZATI et alii (éds), *Le dialogue*, Berne, Peter Lang, 1997, p. 162-164.

On conviendra qu'une telle situation n'a rien d'exceptionnel. Elle l'est pourtant plus que ne le fait croire son aspect « scène de tous les jours ». Il suffit de penser à la suite possible de l'histoire. Que peut répondre le père ? Il ne peut pas répondre par :

Oui, c'est moi !

alors que pourtant c'est bien lui. S'il ne le peut pas, c'est parce qu'il n'est pas le référent visé par le *toi* de Sophie et qu'il a compris qu'il n'est pas ce référent. Un échange tel que :

– *C'est toi ?*

– *Non, c'est moi*³⁸.

n'est pas entièrement satisfaisant non plus, parce que, étant donné la question, la réponse *Non, c'est moi* apparaît contradictoire. Mais chose plus surprenante encore, le père de Paul ne peut pas répondre non plus le contraire et dire :

? Ce n'est pas moi.

puisqu'il ne peut pas dire de lui qu'il n'est pas lui et que c'est bien lui qui vient d'arriver et qui a ouvert la porte. Il ne peut enfin non plus – c'est clair – répondre par :

- 38 Chose intéressante ici, une réponse avec le familier et populaire *Bibi* passe nettement mieux la rampe :

– *C'est toi ?*

– *Non, c'est Bibi !*

ce qui prouve que, même si *Bibi* se trouve défini par *moi* (cf. *Le Petit Robert*), il ne se comporte pas exactement comme *je*. Il continue en quelque sorte à être une expression de la troisième personne. Comme le souligne Benoît DE CORNULIER (« Des réflexifs d'emplois aux noms propres », in : Benoît DE CORNULIER (éd.), *Tigres et autres problèmes de sémantique*, Nantes, C.A.L.D., Université de Nantes, 2001, p. 13), un dialogue du genre :

– *C'est Bibi ?*

– *Non, c'est Bibi.*

est peu vraisemblable au lieu de :

– *C'est moi !*

– *Non, c'est moi !*

S'il convient incontestablement mieux que *moi* dans l'histoire qui nous occupe, c'est précisément à cause de ce statut de 3^e personne. Il permet de parler de soi de façon indirecte, comme si on était un autre, ce qui correspond exactement à la situation dans laquelle se trouve le père de Paul : il est un autre que celui que Sophie croit qu'il est et doit donc faire comprendre qu'il est un autre.

Oui, c'est lui.

Puisque, si c'était effectivement lui, il aurait dû répondre :

Oui, c'est moi.

ce qui n'est pas possible, nous venons de le voir.

S'essaie-t-il à asserter le contraire, puisque ce n'est pas «lui»? La réponse *Non, ce n'est pas lui*, pourtant justifiée cette fois-ci, puisque le père n'est pas Paul, n'est toujours pas une suite appropriée à l'interrogation *C'est toi?*:

– *C'est toi?*

– ? *Non, ce n'est pas lui.*

Le quotidien pronominal, on le voit, prend ici l'allure d'une histoire à la Devos ou à la Philippe Glück³⁹. Comment s'en est sorti le père? Les solutions langagières ne manquent pas, dont la plus simple semble être :

Non, c'est le père de Paul.

On notera qu'elle se révèle également fort instructive, parce que tout en répondant à Sophie, donc tout en étant à son tour locuteur, le père n'endosse pas pour autant l'habit de *je*.

Plusieurs enseignements peuvent être tirés de notre histoire. Une leçon «locale» tout d'abord : le référent visé par le locuteur n'est pas toujours celui auquel il s'adresse : le locuteur peut fort bien s'adresser à quelqu'un en lui disant *tu*, mais en le prenant pour un autre. Le *tu* a bien son rôle énonciatif, mais c'est le côté référentiel (délocutif) qui diverge : celui dont le locuteur parle ou celui qu'il a à l'esprit n'est pas celui auquel il s'adresse. Une leçon plus générale ensuite, celle que nous avons annoncée en introduction à notre interlude : *je* et *tu* engagent tout comme *il* un processus de récupération ou d'identification référentielle. La seule information sur le rôle interlocutif n'est pas suffisante pour garantir l'interprétation référentielle. Et, du coup, les questions *qui est «je»?* et *qui est «tu»?* sont tout aussi pertinentes que la question *qui est «il»?*

Notre histoire soulève aussi des questions. Qu'est-ce qui fait que Sophie utilise *toi*, alors qu'elle n'est pas sûre qu'il s'agisse de Paul,

39 Philippe Glück est le dessinateur du journal belge *Le soir* célèbre pour le personnage du *Chat*. La couverture d'un recueil de ses dessins consacrés à *Le Chat* (Casterman) représente le chat tenant un journal avec en dessin son propre portrait. Le chat pointant l'index sur son portrait dit en bulle : *C'est moi*. Le «chat du portrait» pointant l'index sur le modèle asserte, en écho pronominal, un malicieux *C'est lui*.

puisqu'elle formule une question identificatoire à ce propos (*cf. C'est toi?*)? Et, deuxième question, pourquoi le père de Paul comprend qu'il ne s'agit pas de lui, alors que l'interrogation de Sophie s'adressant bien à lui, le *toi* (ou un *vous*) devrait, en bonne logique interlocutive, lui sembler approprié? Nous répondrons à ces questions un peu plus tard.

2.3. Arguments linguistiques

Pour le moment, on mentionnera des faits, cette fois-ci linguistiques, qui prouvent que la dimension référentielle est partie prenante du fonctionnement de *je* et *tu*⁴⁰ et qui justifient ainsi pleinement le choix, inhabituel, fait par Bonnard d'assigner comme première fonction, aux trois pronoms personnels, celle d'indiquer l'identité: «Les pronoms personnels désignent des personnes ou des choses; ils comportent une indication d'identité: *moi, toi, lui*»⁴¹.

En premier, on signalera la possibilité pour les deux premières personnes de servir de support à des appositions identificatoires⁴² qui ne pourraient exister si les pronoms *je* et *tu* ne donnaient pas lieu à une identification autre que celle du rôle interlocutif indiqué:

Je, soussigné X, atteste que...

Moi, Alain Delon, je ne connais qu'une personne, la mienne.

Toi, François, si tu continues, tu vas prendre une de ces raclettes!

Tu m'écoutes, Bernard?

Deuxièmement, le fait de pouvoir apparaître dans des structures attributives identificatoires de type *A est B* à la place B, c'est-à-dire celle de l'attribut, ne s'explique que par la dimension proprement référentielle que possèdent la première et la deuxième personnes. Asserter *c'est moi* /

40 Certains aspects de l'analyse de BENVENISTE (*op. cit.*, p. 252) nous semblent ainsi trompeurs, notamment lorsqu'il écrit que la «réalité à laquelle se réfère *je* ou *tu*» est «uniquement une "réalité de discours", qui est chose très singulière», ou encore lorsqu'il pense qu'ils «ne renvoient pas à la "réalité" ni à des positions "objectives" dans l'espace ou le temps, mais à l'énonciation, chaque fois unique, qui les contient, et réfléchissent ainsi leur propre emploi». Selon lui, «dépourvus de référence matérielle, ils ne peuvent pas être mal employés», ce qui se trouve contredit par notre histoire de *C'est toi?*

41 Henri BONNARD, *Grammaire française à l'usage de tous*, Paris, Magnard, 1997 (1^{re} éd.: 1950), p. 143.

42 Irène TAMBA, «Pronominaux personnels en français et en japonais», *Faits de langues*, 3, 1994, p. 223.

c'est toi ou se poser la question *c'est moi?/ c'est toi?* n'est légitime que parce que les deux pronoms engagent une reconnaissance de *je* et de *tu* qui dépasse le cadre locutoire, même si elle passe par ce cadre. Nous venons de le voir avec notre histoire de *C'est toi?*, que nous prolongerons en soulignant que Sophie aurait fort bien pu faire suivre sa question du nom de celui auquel elle pensait s'adresser :

C'est toi, Paul?

Au téléphone, quand quelqu'un qui vous appelle dit le classique *c'est moi*, il suppose, bien entendu, que vous le reconnaissez. Toute personne qui vous appelle ne pourrait utiliser une telle formule, même si en vous appelant elle a le rôle de locuteur et vous le rôle d'interlocuteur⁴³.

Troisièmement, certains emplois que l'on peut appeler *gestuels* de *toi* et de *moi* prouvent que la seule énonciation de *toi* et de *moi* n'est pas toujours suffisante à elle seule, mais qu'il faut trouver qui est *toi* et qui est *moi*. On commencera par *toi*. Admettons qu'un entraîneur de foot s'adresse à ses joueurs avant le match pour désigner qui sera remplaçant et dise :

Seront remplaçants aujourd'hui : toi, toi et toi.

Il est obligé d'accompagner chaque *toi* d'un mouvement de sa face dirigée vers le joueur visé (appuyé ou non d'un geste pointant sur le joueur en question)⁴⁴, la seule énonciation des trois *toi* (même si elle indique qu'il y a trois joueurs concernés) s'avérant à elle seule incapable d'indiquer desquels il s'agit. Pour *moi*, il s'agit de situations plus marginales, où la situation rendant difficile pour l'interlocuteur la reconnaissance de celui qui a dit *moi*, celui-ci effectue un geste concomitant à l'énonciation de *moi* (soit lever le bras ou le doigt, soit se lever ou s'avancer, etc.) pour attirer l'attention de l'interlocuteur sur lui. Il n'est que de se rappeler une classe d'école avec l'institutrice qui demande qui veut réciter la récitation et les *moi, maîtresse!* qui fusent en réponse, accompagnés d'une forêt de doigt levés⁴⁵.

43 Elle ne pourrait bien évidemment non plus demander si c'est vous (cf. *C'est vous?*), sans provoquer une légitime surprise de votre part.

44 Il ne saurait par exemple regarder un joueur à gauche en pointant en même temps sur un joueur à droite.

45 Les maîtresses n'aimant pas le bruit imposaient bien souvent de lever le doigt en silence, sans « moi » donc.

2.4. Je et tu : des expressions token-reflexives

Si l'indication des rôles interlocutifs de *je* et *tu* n'est pas suffisante, comment expliquer alors la référence accomplie? Ou, pour le dire autrement, qu'est-ce qui vient compléter l'information énonciative associée à *je* et *tu* pour que l'acte de référence soit réussi? C'est là que s'ouvre un autre chapitre, celui du caractère *déictique* de *je* et *tu*. Si tout le monde est d'accord pour reconnaître que *je* et *tu* sont des expressions d'un type particulier qui, de même que pour le temps *aujourd'hui* ou pour l'espace *ici*, relèvent de ce que l'on appelle couramment la *deixis*, la définition que l'on donne de ces expressions, appelées, selon les conceptions en présence, *déictiques*, *embrayeurs* (*shifters*), *particuliers égocentriques*, *speech alternants*, expressions *sui-référentielles*, *indicateurs*, *expressions indexicales*, *symboles indexicaux*, *index*, *token-reflexives*, etc.⁴⁶, est loin d'être consensuelle et oscille entre deux types d'approches: celles qui mettent l'accent sur le lieu et l'objet de référence et celles qui privilégient le mode de référence⁴⁷. Les secondes s'avèrent beaucoup plus appropriées que les premières et, parmi les trois courants qui défendent une approche en termes de mode de référence, c'est la version indexicale de la thèse de la *token-réflexivité* que nous retiendrons⁴⁸.

Cette version indexicale établit que les déictiques exigent, pour l'identification de leur référent, que l'on passe par l'occurrence même de l'expression: cette exigence est satisfaite dans bon nombre de définitions de *je* et de *tu*, qui au lieu de se contenter de dire qu'il s'agit du locuteur et de l'interlocuteur, insistent bien sur le fait que *je* est l'auteur ou le

46 Pour toutes ces expressions, voir Georges KLEIBER, «Déictiques, embrayeurs, *token-reflexives*, symboles indexicaux, etc., etc. Comment les définir?», *L'Information Grammaticale*, 30, 1986, p. 3-22.

47 Pour un exposé critique de ces approches, voir G. KLEIBER, *op. cit.*, 1986.

48 Une des raisons est que dans la LSA (Langue des signes américaine), les deux premières personnes des pronoms personnels ne sont pas des signes arbitraires, mais des *index*: *je* consiste à pointer l'index vers sa propre poitrine et *tu* directement vers la personne à qui le locuteur s'adresse (Eliana SAMPAIO, «Particularités de l'acquisition des pronoms personnels chez l'enfant aveugle», *Faits de langues*, 3, 1994, p. 136). Cf. aussi Georges KLEIBER, «Comment fonctionne *ici*», *Cahiers Chronos*, 20, 2008, p. 113-145, et «La deixis d'*ici*», in: C. MAASS & A. SCHROTT (Hrsg.), *Wenn Deikta nicht zeigen: zeigende und nicht zeigende Funktionen deiktischer Form in den romanischen Sprachen*, Berlin, LIT Verlag Dr. W. Hopf, 2010, p. 33-54.

«locuteur» de l'occurrence même du *je* en question et *tu* la personne à laquelle s'adresse l'occurrence même de *tu* :

«*je* est l'individu qui énonce la présente instance de discours contenant l'instance linguistique *je*».

«*tu* [est] l'individu allocuté dans la présente instance de discours contenant l'instance linguistique *tu*»⁴⁹.

On rend ainsi compte de phénomènes souvent signalés à propos de *je* et *tu* : la variabilité possible de leur référent à chacune de leurs occurrences et la réversibilité possible entre *je* et *tu*. Généralement, on s'en tient là, car dans les situations de communication canoniques (le dialogue face à face), l'identification de qui est la personne qui dit une occurrence de *je* et celle de la personne à laquelle un locuteur dit une occurrence de *tu* ne pose pas de problème, ce qui a pour conséquence de clore le débat et ce qui empêche surtout de voir que la référence, même dans ces cas, s'opère de manière indexicale, à la façon d'un doigt tendu, c'est-à-dire à partir d'éléments en relation spatio-temporelle avec l'occurrence de *je* ou de *tu*. Les expressions *token-reflexives* sont des expressions indexicales, parce qu'elles obligent à trouver le référent par le truchement de leurs occurrences. Comme une occurrence ou instance d'une expression linguistique est unique et se trouve délimitée soit par le moment de son énonciation, s'il s'agit d'une occurrence sonore, soit par le lieu où elle est inscrite, s'il s'agit d'une occurrence écrite, s'il faut partir de cette occurrence pour trouver le référent visé, alors ce ne peut être que par des éléments spatio-temporellement contigus à l'occurrence qui permettent d'accéder à ce référent.

2.5. *Situations standard et non standard*

Dans le cas d'un dialogue oral canonique, l'interlocuteur trouve aisément qui est *je*, d'une part, à partir de l'information conventionnelle attachée à *je*, à savoir qu'il s'agit de l'auteur de cette occurrence de *je* et non pas de lui-même ou de quelqu'un d'autre – c'est le rôle énonciatif –, et, d'autre part, parce qu'entre l'occurrence sonore de ce *je* et la personne visée la contiguïté est évidente. Un *je* oral implique le passage d'une entité temporelle unidimensionnelle (l'occurrence sonore) à une entité

49 É. BENVÉNISTE, *op. cit.*, p. 252 et 253.

tridimensionnelle (le locuteur). La connexion entre ces deux types d'entités est assurée par un double fait. D'une part, le lien entre une entité temporelle et une entité matérielle tridimensionnelle est rendu possible par le statut également temporel de l'entité matérielle. Le locuteur occupe une place dans l'espace et est récurrent dans le temps. D'autre part, comme il est l'auteur de l'entité sonore, il y a forcément concomitance temporelle: le moment d'énonciation de l'occurrence est bien entendu aussi le moment où le locuteur accomplit l'acte de prononcer cette occurrence. Il suffit donc, pour que la référence réussisse, que l'on perçoive celui qui a prononcé l'occurrence de *je*, ce qui est le cas dans la situation de communication standard.

Pour *tu*, ce n'est pas aussi évident, même si là encore, en situation de dialogue canonique, il n'y a pas de difficulté majeure. On dispose à nouveau de l'information énonciative attachée à *tu*, à savoir qu'il s'agit de l'interlocuteur, et non du locuteur ou de quelqu'un d'autre, et de l'occurrence sonore de *tu* pour conduire au bon interlocuteur. Si l'interlocuteur comprend que le *tu* du locuteur lui est destiné, en somme s'il comprend que c'est lui l'interlocuteur, c'est que, concomitamment à l'énonciation de *tu*, il y a le corps du locuteur et son regard qui sont tournés vers lui, délimitant ainsi, ce qui a souvent été décrit, un espace interlocutoire et indiquant par là même quel est son interlocuteur. On comprend qu'un locuteur atteint de strabisme puisse occasionner des erreurs d'interprétation s'il y a plusieurs personnes présentes – le corps est tourné vers l'une, alors que l'œil conduit vers une ou deux autres –, de même qu'un locuteur qui, recourant à un geste concomitant à l'énonciation d'un *toi* sur telle personne et en fixant en même temps du regard une autre, peut entraîner une équivoque interprétative.

Dans la plupart des cas, toutefois, la communication par *je-tu* n'est pas interlocutivement aussi claire, et le caractère indexical et donc la nécessité de prendre en compte les relations spatio-temporelles de l'occurrence de *je* et *tu* s'avèrent du coup beaucoup plus manifestes qu'en cas de situation de communication orale standard. Il suffit de prendre le *je* écrit⁵⁰ pour s'en rendre compte: à moins de situations très particulières, on ne voit pas cette fois-ci l'auteur du *je* en train d'écrire

50 Voir aussi le *tu* «sonore» ostensif mentionné ci-dessus, où le bon interlocuteur est trouvé *via* le geste d'ostension effectué concomitamment à l'émission sonore du *tu*.

l'occurrence du *je* en question, et donc la récupération du bon référent ne se fait plus aussi directement que dans le cas des emplois oraux standard de *je*. Comment cela se passe-t-il? Une occurrence écrite de *je* étant une occurrence spatiale unidimensionnelle, il faut une connexion spatiale avec des éléments qui conduisent à l'auteur du *je* en question. Différentes situations peuvent se présenter. Le cas le plus fréquent est celui où l'occurrence écrite unidimensionnelle de *je* figure sur un support (lettre ou autre écrit) et se trouve mise en relation avec une autre occurrence écrite unidimensionnelle, à savoir un nom propre, qui est disposée de telle sorte que le lecteur puisse interpréter le référent de ce nom comme étant l'auteur de *je*. Le nom de la signature au bas d'une lettre commençant par *je* ou le nom en apposition identificatoire, où la contiguïté est directe (cf. ci-dessus *Moi, Alain Delon...*), sont des illustrations de ce type de relation de contiguïté spatiale entre une occurrence écrite de *je* et un nom propre, qui, par la dénomination qu'il représente, conduit à l'auteur du *je*. Mais d'autres relations sont possibles. Si les tee-shirts comportant la mention :

I am a genius!

sont destinés à faire sourire, c'est que le *je* conduit à interpréter le porteur du tee-shirt comme étant un génie. Le lien indexical est facile à retracer : on part de l'occurrence unidimensionnelle écrite de *je* qui se trouve inscrite sur la face bidimensionnelle d'un objet tridimensionnel, le tee-shirt, qui lui-même est en contiguïté directe avec un objet tridimensionnel, à savoir la personne qui porte le tee-shirt et que l'on reconnaît comme étant l'auteur du *je*. Admettons qu'un petit farceur, familier des philosophes du langage, s'amuse durant la nuit, à dessiner sur le tee-shirt de son copain le visage d'Einstein : la référence en sera changée. Cette fois-ci, la première personne dans la chaîne de contiguïté avec l'occurrence écrite de *je* sera une image bi-dimensionnelle dont la personne qu'elle représente, à savoir Einstein et non plus le propriétaire du tee-shirt, sera le *je* et donc l'être génial. Comme on le voit, le génie tient à peu de choses et même un génie peut en cacher un autre! On laissera le soin aux lecteurs de reconstruire la chaîne indexicale du fonctionnement référentiel des exemples suivants :

Je reste ici! (affiche avec un chien devant la porte d'une supérette de quartier)⁵¹.

1910-2010. *J'ai cent ans* (sur un grand panneau accroché actuellement sur les murs de l'église de Bischheim pour fêter le centenaire de l'église).

2.6. Retour sur C'est toi?

Nous pouvons à présent revenir à notre interludique exemple de *C'est toi?*, qui, on l'aura compris, n'est pas un exemple de dialogue paradigmatique, et essayer de répondre aux deux questions que nous avons laissées en suspens : pourquoi le père de Paul comprend-il qu'il ne s'agit pas de lui, alors que Sophie s'adresse bien à la personne qu'elle a entendu rentrer? Et comment expliquer l'usage de *toi* par Sophie alors qu'elle n'est pas sûre qu'il s'agisse de Paul, c'est-à-dire de celui qu'elle vise par son emploi de *toi*?

L'explication de la première question repose sur deux facteurs. Si le père de Paul comprend que Sophie ne s'adresse pas à lui, c'est, premièrement, parce qu'il perçoit au moment de l'énonciation de *toi*, aussi bien par l'interrogation identificatoire de Sophie que par la position de Sophie qui ne se retourne pas, qu'elle ne voit pas qui est entré. Cette première raison, à elle toute seule, ne suffit pas, puisque, si c'était le cas, Sophie ne devrait pas non plus pouvoir utiliser *toi* pour Paul, étant donné qu'elle ne voit pas qui est entré. Il s'y ajoute une seconde raison basée sur le fait que le père de Paul sait que l'usage de *toi* dans cette situation de non-perception de celui auquel s'adresse la question identificatoire est réservé à une personne qui, étant donné le sens d'interlocuteur et le caractère indexical de *toi*, doit pouvoir être retrouvée, sans perception directe, à partir de l'occurrence même de ce *toi*. Autrement dit, il sait que dans le lieu et au moment d'énonciation de cette occurrence de *toi*, la personne visée doit être normalement une personne qui est l'interlocuteur de Sophie, c'est-à-dire une personne pour qui il est légitime que Sophie utilise *toi*, même sans la voir. Comme

51 Emprunté à Louis DE SAUSSURE («*Maintenant*: présent cognitif et enrichissement pragmatique», *Cahiers Chronos*, 20, 2008, p. 58) qui l'interprète en termes d'*enrichissement pragmatique* et non prioritairement – ce qui nous semble pourtant essentiel – en termes indexicaux.

il n'est pas cette personne, il en déduit tout naturellement que ce *toi* n'est pas pour lui, mais pour quelqu'un d'autre.

La réponse à la deuxième question est déjà présente dans la réponse à la première. Ce qui rend approprié le *toi* de Sophie pour désigner Paul ou, dit autrement, ce qui explique la référence de *toi* dans ce cas, c'est la familiarité ou connaissance antérieure du référent. C'est la personne à laquelle Sophie dans le lieu ou dans les circonstances où elle se trouve dit normalement ou habituellement *toi*. Du coup, comme elle sait que Paul doit normalement arriver, même si elle ne voit pas qui arrive en réalité, elle peut néanmoins penser que c'est lui et du coup utiliser le *toi* qu'elle utilise lorsqu'elle communique avec lui. C'est à partir du cadre énonciatif dans lequel le couple *moi/toi* est pertinent *a priori* que se construit donc une telle référence de deuxième personne. L'élément indexical intermédiaire qui entre en relation spatio-temporelle avec l'occurrence de *toi* est ici en premier lieu le locuteur, qui, au moment où il prononce *toi*, se trouve dans telle ou telle situation (lieu, circonstance, etc.). Cette situation constitue le deuxième maillon : dans ce type de situation, il y a déjà une personne qui par avance est *toi* pour le locuteur et ce sera elle qui sera le référent visé par le *toi* de *C'est toi?*.

3. Problèmes de «subjectivité»

Nous venons de répondre à la question référentielle que posent *je* et *tu* en montrant que le «bon» locuteur ou le «bon» interlocuteur était trouvé indexicalement, c'est-à-dire par l'intermédiaire d'éléments spatio-temporellement reliés à leur occurrence. Il nous reste à répondre à la question de la finalité de telles expressions. Après celle du *comment référent-elles?* se pose celle de leur utilité : *à quoi servent-elles?*

3.1. Réponse locutionnelle et réponse sémiotique

Une première réaction possible est de considérer qu'on a déjà répondu à la question en indiquant que *je* et *tu* servent à renvoyer au locuteur et à l'interlocuteur et qu'il est donc inutile de chercher plus loin. Une telle réponse ne saurait toutefois suffire : il reste à expliquer pourquoi toutes les langues disposent d'expressions spéciales pour les rôles interlocutifs, alors qu'il existe d'autres expressions comme les noms propres qui pourraient être utilisées à leur place. Tout le monde a pu

observer que les tout petits enfants, avant d'avoir domestiqué l'emploi du *je*, recourent à leur prénom pour parler d'eux-mêmes.

Une deuxième réponse, plus pertinente celle-là, met en avant l'économie que représentent les expressions *token-reflexives* et donc *je* et *tu*: contrairement aux noms propres, qui réclament un acte d'apprentissage pour chaque individu porteur du nom, un seul acte d'apprentissage suffit pour que *je* et *tu* puissent ensuite s'appliquer à un nombre non limité d'individus. Leur rentabilité est donc très grande, même si elle a, comme contrepartie cognitive inévitable, un coût procédural interprétatif très élevé: chaque énonciation d'une de leurs occurrences amène à calculer indexicalement quel est le référent visé, ce qui n'est pas le cas avec les noms propres où l'on peut tabler sur le lien dénominatif enregistré mémoriellement pour pouvoir ensuite renvoyer au même référent sans susciter à chaque fois un calcul référentiel semblable à celui que déclenche chaque énonciation d'une occurrence d'expression *token-reflexive*.

3.2. Où intervient la conscience de soi

Cette réponse, qui souligne bien la spécificité sémiotique des expressions *token-reflexives*, doit être complétée par une autre explication, qui présente ce type d'expressions, dont avant tout *je* et *tu*, comme étant des marques linguistiques permettant à un locuteur d'exprimer ou de représenter la conscience qu'il a de soi-même, de celui auquel il parle (donc de son interlocuteur), du temps auquel il est – à savoir l'élément temporel présent (cf. *maintenant*, *aujourd'hui*, etc.) – et du lieu dans lequel il se trouve (cf. certains emplois d'*ici*). *Je* et *tu* apparaissent ainsi comme des marqueurs de subjectivité, dimension qui ouvre directement sur d'autres champs disciplinaires comme la psychologie, la psychanalyse, la philosophie, la sociologie, la littérature, la religion, etc. Bien entendu, nous ne nous risquons pas sur ces territoires. C'est bien le côté linguistique de cette dimension que nous aimerions faire ressortir ici. Une telle entreprise est nécessaire, car, même si la subjectivité ou conscience de soi se trouve associée par bon nombre de linguistes à *je* et à *tu*⁵², elle ne donne pas lieu à des explications linguistiques claires,

52 Le chapitre XXI de Benveniste (*op. cit.*, p. 258-266) est intitulé «De la subjectivité dans le langage».

univoques. Les analyses de Benveniste sont, d'une part, tournées vers la psychologie et, d'autre part, essaient de lier énonciation (*via* le rôle interlocutif) et subjectivité :

« C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet*; parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l'être, le concept d'« ego » ».

« La conscience de soi n'est possible que si elle s'exprime par contraste. Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu*. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la personne, car elle implique en réciprocité que je deviens *tu* dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par *je*. [...] Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme *sujet*, en renvoyant à lui-même comme *je* dans son discours. De ce fait, *je* pose une autre personne, celle qui, tout extérieure qu'elle est à « moi », devient mon écho auquel je dis *tu* et qui me dit *tu*⁵³ ».

De telles caractérisations ne nous semblent pas exprimer clairement en quoi, d'un point de vue linguistique, *je* et *tu* expriment la subjectivité. L'accent mis sur le rôle interlocutif (le *je* qui devient *tu* et le *tu* qui devient *je*) va même, nous semble-t-il, à l'encontre de l'idée de conscience de soi⁵⁴ associée à *je*, dans la mesure où, plutôt que l'unicité irréductible d'un individu⁵⁵, se trouve activé par là ce qu'il y a de commun à tous les individus, à savoir que chacun peut devenir locuteur. Or, l'acquisition de *je* par l'enfant prouve précisément le contraire. Comme le notait déjà Piaget en 1926, « avant l'apparition de *je*, [...] l'enfant [...] n'a pas compris que la représentation qu'il a de lui-même est autre que celle que peut en avoir autrui »⁵⁶.

La facette locutive de *je* conduit donc plutôt vers ce que le philosophe Kojima appelle *the serial I*. Or, lorsqu'on parle de conscience

53 É. BENVENISTE, *op. cit.*, p. 259 et 260.

54 Voir par exemple Édouard PICHON (*Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, Masson & Cie, 1936, cité par Mireille BRIGAUDIOT *et alii*, « *Me found it, I find it*. À la recherche de *je* entre deux et trois ans », *Faits de langues*, 3, 1994, p. 124), qui définit la conscience de soi comme « un fait de conscience introspective engendré par une apercevance de conscience différentielle ».

55 « En français, la « catégorie de la personne linguistique » repose sur une conscience de soi en tant qu'entité singulière, dotée d'une identité autonome » (I. TAMBA, *op. cit.*, p. 222).

56 Cité par Mireille BRIGAUDIOT *et alii*, « *Me found it, I find it*. À la recherche de *je* entre deux et trois ans », *Faits de langues*, 3, 1994, p. 124.

de soi à propos de *je*, on entend saisir au contraire ce qu'il y a de plus « personnel », ce qui fait que l'on se sent unique, différent de tous les autres. Cet aspect subjectif et non plus intersubjectif de *je* correspond au *primal I* de Kojima⁵⁷ :

« [...] we could not deny that the pronoun *I* sometimes implies in itself the individual aspect of personality as its meaning, especially contrasting this aspect with the intersubjective aspect of it. For example, if anyone seriously says: *I love him or her*, this *I* never means the serial *I* as one among many human subjects, but means precisely the one and only *I* in the world: the primal *I* »⁵⁸.

Nous accepterons sans essayer de les définir plus avant – ce n'est pas notre rôle et ce n'est d'ailleurs pas dans nos cordes – que la conscience de soi existe et, corollairement, la conscience qu'un locuteur a des éléments situationnels dans lesquels il se trouve : conscience du *tu*, conscience du temps et du lieu, ce que Louis de Saussure appelle la « représentation proprioceptive d'une conscience »⁵⁹. Nous essaierons simplement de montrer que les expressions *token-reflexives* permettent précisément de saisir les référents personnels, temporels⁶⁰ et spatiaux sous cet angle de la conscience qu'un individu en a et que *je* et *tu*, même s'ils désignent locuteur et interlocuteur, les désignent à travers un sujet de conscience.

3.3. Des marqueurs de la subjectivité

On fera un petit détour par le déictique temporel *aujourd'hui* avant d'arriver à *je* et *tu*. Du point de vue de la référence indexicale, le *token-réflexif aujourd'hui* renvoie au jour même où se trouve prononcée l'occurrence d'*aujourd'hui*. Quel intérêt y a-t-il à avoir une telle expression, puisqu'au lieu de demander à sa femme :

On va au ciné aujourd'hui ?

57 Le *primal I* « means a subject who exists as only *one* in the whole world. This second kind of *I* has no parallel to himself in the universe. He feels himself as the sole absolute center of the universe. The universe is *his* universe: the "mine" » (Hiroshi KOJIMA, « On the semantic duplicity of the first person pronoun *I* », *Continental Philosophy Review*, 31, 1998, p. 309).

58 H. KOJIMA, *op. cit.*, p. 312.

59 *Op. cit.*, p. 55.

60 Voir sous cet angle le traitement de *maintenant* par L. DE SAUSSURE (*op. cit.*).

un mari aurait pu recourir à une datation beaucoup plus précise du point de vue de la spécification temporelle en demandant :

On va au ciné mercredi le 11 (août 2010)?

On voit cependant immédiatement que, même s'il y a équivalence de référence temporelle entre les deux énoncés, dans l'hypothèse où *aujourd'hui*, c'est effectivement le mercredi 11 août 2010, le premier énoncé est beaucoup plus efficace et plus approprié, parce qu'il présente le jour en question comme étant le jour même dont le mari et sa femme ont une conscience directe parce que c'est le jour qu'ils sont en train de vivre, qui englobe leur moment présent expérientiel⁶¹. L'emploi de *mercredi le 11* ne peut véhiculer une telle information. Il donne même à penser qu'il ne s'agit pas de la journée d'*aujourd'hui*, comme en témoignent les réactions du genre :

Mais c'est aujourd'hui (mercredi)!

qui peuvent survenir si l'épouse se rend compte que mercredi le 11 c'est en fait... aujourd'hui et qui prouvent que l'information temporelle qu'il s'agit du jour présent est essentielle pour les individus, en ce qu'elle leur sert de repère temporel cognitif.

L'utilité de *je* et *tu* est semblable à celle d'*aujourd'hui*. Outre la dimension interlocutive et leur fonctionnement indexical, ils présentent une dimension liée à la représentation que l'on a de soi-même et de celle qu'on a à l'esprit de la personne à laquelle on dit *tu* que ne peut exprimer aucune autre expression linguistique, même si elle dénote le même référent et donc conduit à l'équivalence référentielle. Si quelqu'un veut parler de lui-même et entend marquer qu'il s'agit de lui-même et de personne d'autre, il ne peut utiliser qu'une forme de première personne. Lorsque je dis *je*, ce n'est pas pour dire que je parle ou seulement indiquer qui est le locuteur, mais c'est bien pour parler de moi, comme être qui s'éprouve être soi au moment où il dit *je*. Les philosophes, depuis Wittgenstein, parlent de *pensée en première personne* ou avec D. Lewis de « pensées *de se* ». Pour nous, quelles que soient les propriétés que l'on attribue à ce qu'on pourrait appeler la « mienneté » et les discussions philosophiques auxquelles elles continuent de donner lieu⁶², l'élément

61 Cf. l'expression révélatrice *Nous sommes le...*

62 Cf., entre autres, H. KOJIMA, *op. cit.*, Eros CORAZZA, William FISH & Jonathan GORVETT, « Who is I? », *Philosophical Studies*, 107, 2002, p. 1-21.

décisif d'un point de vue linguistique est que c'est *je* qui en est le signal. L'emploi d'une autre forme conduit à une perception externe, à une distanciation objective. Si Marcel dit à Y :

Marcel a soif.

c'est comme si ce n'était pas lui qui avait soif, que Y sache ou ne sache pas que c'est lui Marcel.

La deuxième personne *tu* s'articule, comme l'ont souligné tous les observateurs, sur *je* et se fonde donc sur la conscience qu'a *je* de *tu*. La valeur interlocutive de *tu* s'accompagne ainsi de cette représentation subjective qu'a le locuteur de son interlocuteur. Si Sophie, dans sa question, utilise *toi* (*C'est toi?*) et non *Paul* (*C'est Paul?*) – ce qu'elle aurait pu faire et auquel cas le père aurait pu, cette fois-ci, répondre *Non, ce n'est pas lui* – c'est bien parce qu'elle entend signifier par là que, dans les circonstances données, Paul pour elle n'est en quelque sorte pas Paul, mais « toi », le second partenaire d'un couple exclusif *moi-toi*⁶³. Elle veut que Paul s'identifie, non sur le mode de la troisième personne, qui indiquerait une distanciation, mais par rapport à elle-même, Sophie, comme un « toi du moi ». Si elle avait dit *C'est Paul?* et que ce fût effectivement Paul, celui-ci se serait sans doute inquiété d'un tel emploi « objectif » et aurait pu répliquer en disant :

Je ne suis donc plus un « toi » pour toi !

Conclusion

C'est là que notre histoire se termine. On aurait pu la continuer en essayant de tracer le lien qu'il y a entre la dimension indexicale des expressions *token-reflexives* *je* et *tu* et leur capacité à exprimer la subjectivité, la représentation interne qu'un sujet de conscience a de lui-même et de son interlocuteur. Et on voit bien également que cette histoire de personnes se poursuit dans des contrées théoriques et sur des chemins scientifiques différents. Mais il nous semble que la boucle que nous avons projetée dans notre introduction est bouclée. Après avoir mis en relief la polysémie du nom *personne* et montré qu'elle perdurait depuis l'Antiquité dans la conception de la catégorie grammaticale de

63 On mentionnera ici les échanges téléphoniques classiques du type *C'est toi?* – *Oui, c'est moi.*

la personne, nous avons exposé la version énonciative ou interlocutive standard et ses avatars. Nous avons montré qu'elle était incomplète ou inadaptée pour trois raisons.

Premièrement, parce que la caractérisation de la troisième personne comme 'être ou chose dont on parle' vaut aussi pour les deux premières et oblige donc à définir *il*, non plus comme «délocuté», mais comme une entité qui ne participe pas à la situation interlocutive et qui est saillante ou (déjà) accessible dans le modèle mémoriel du discours.

Deuxièmement, parce que la version énonciative a tendance à occulter, pour *je* et *tu*, la dimension référentielle qu'elle accorde pleinement à *il*. Or, *je* et *tu* ont tout comme *il* une dimension référentielle tout à fait spécifique: ils font partie des expressions *token-reflexives*, dont la particularité est de référer de manière indexicale: le «bon» référent est trouvé en prenant en compte leur occurrence même et des éléments qui leur sont spatio-temporellement reliés. Ils sont de ce fait des expressions économiques du point de vue de l'apprentissage, mais très coûteuses cognitivement du point de vue de la procédure de recouvrement du référent.

Troisièmement enfin, l'utilité principale de *je* et *tu* est de pouvoir exprimer, sur le mode de la subjectivité, respectivement la conscience de soi – il n'y a que *moi* qui puisse renvoyer à «moi» – et la représentation interne qu'a le locuteur de l'interlocuteur – il n'y a que *toi* qui puisse renvoyer à «toi». Finalement, on se retrouve en quelque sorte au point de départ, mais par le chemin inverse: alors que nous sommes partis de la notion sémantique de 'personne' pour accéder à la catégorie grammaticale de la personne, cette fois-ci, c'est *je*, qui, par la conscience de soi qu'il implique, se trouve être à la base de la notion sémantique de 'personne'!

Bibliographie

- ARNAUD Antoine & LANCELOT Claude, *Grammaire générale et raisonnée*, Paris, Republication Paulet, 1969 (éd. originale: 1660).
 ARRIVÉ Michel, GADET Françoise & GALMICHE Michel, *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 1986.

- BEAUZÉE Nicolas, *Grammaire Générale*, 2 vol., rééditée par B. E. Bartlett, *Grammatica Universalis*, 8, Stuttgart / Bad Cannstadt, Frommann, 1974 (éd. originale: 1767).
- BONNARD Henri, *Grammaire française à l'usage de tous*, Paris, Magnard, 1997 (1^{re} éd.: 1950).
- BRIGAUDIOT Mireille *et alii*, « *Me found it, I find it*. À la recherche de *je* entre deux et trois ans », *Faits de langues*, 3, 1994, p. 123-130.
- BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, t. I: 1966, t. II: 1974.
- CHEVALIER Jean-Claude *et alii*, *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris, Larousse, 1964.
- COLOMBAT Bernard, « Remarques sur le développement de la notion de personne dans l'histoire de la linguistique », *Faits de langue*, 3, 1994, p. 15-27.
- CORNULIER Benoît DE, « Des réflexifs d'emplois aux noms propres », *in*: CORNULIER Benoît DE, *Tigres et autres problèmes de sémantique*, Nantes, C.A.L.D., Université de Nantes, 2001, p. 11-25.
- CORAZZA Eros, FISH William & GORVETT Jonathan, « Who is I? », *Philosophical Studies*, 107, 2002, p. 1-21.
- DAMOURETTE Jacques & PICHON Édouard, *Des mots à la pensée*, 7 tomes, Paris, d'Artrey, 1910-1930.
- DUBOIS Jean *et alii*, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1972.
- DUMARSAIS César, *Logique et principes de grammaire*, Paris, 1769.
- GIRAULT-DUVIVIER Charles-Pierre, *Grammaire des grammaires ou analyse raisonnée des meilleurs traités sur la langue française*, Paris, 7^e éd., 1830 (1^{re} éd.: 1810).
- GUILLAUME Gustave, *Leçons de linguistique (1943-1944)*, Québec / Lille, Presses Universitaires, 1973.
- HARRIS Jean, *Hermès ou Recherches universelles sur la grammaire universelle*, introd. et notes par André Joly, Paris / Genève, Droz, 1972 (éd. originale: 1751).
- JOLY André, « Éléments pour une théorie générale de la personne », *Faits de Langue*, 3, 1994, p. 45-54.
- KLEIBER Georges, « Déictiques, embrayeurs, *token-reflexives*, symboles indexicaux, etc., etc. comment les définir? », *L'Information Grammaticale*, 30, 1986, p. 3-22.
- KLEIBER Georges, *Anaphores et pronoms*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994.
- KLEIBER Georges, 1997, « Dialogue, deixis et anaphore », *in*: LUZZATI Daniel *et alii* (éds), *Le dialogique*, Berne, Peter Lang, p. 161-181.

- KLEIBER Georges, *L'anaphore associative*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.
- KLEIBER Georges, «Comment fonctionne *ici*», *Cahiers Chronos*, 20, 2008, p. 113-145.
- KLEIBER Georges, «La deixis d'*ici*», in: MAASS C. & SCHROTT A. (Hrsg.), *Wenn Deikta nicht zeigen: zeigende und nicht zeigende Funktionen deiktischer Form in den romanischen Sprachen*, Berlin, LIT Verlag Dr. W. Hopf, 2010, p. 33-54.
- KOJIMA Hiroshi, «On the semantic duplicity of the first person pronoun *I*», *Continental Philosophy Review*, 31, 1998, p. 307-320.
- LALLOT Jean, *La grammaire de Denys le Thrace*, traduction annotée, Paris, CNRS Éditions, 1989.
- LE PETIT ROBERT, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010.
- LÉTOUBLON Françoise, «La personne et ses masques: remarques sur le développement de la notion de personne et sur son étymologie dans l'histoire de la langue grecque», *Faits de langue*, 3, 1994, p. 7-14.
- LEWIS David, *Philosophical papers*, Oxford, Oxford University Press, vol. 1, 1983.
- MAILLARD Michel, «Essai de typologie des substituts diaphoriques», *Langue française*, 21, 1974, p. 55-71.
- PERROT Jean, «Présentation», *Langue française*, 21, 1974, p. 3-7.
- PICHON Édouard, *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, Masson & Cie, 1936.
- POUGEOISE Michel, *Dictionnaire de grammaire et des difficultés grammaticales*, Paris, Armand Colin, 1998.
- SAMPAIO Eliane, «Particularités de l'acquisition des pronoms personnels chez l'enfant aveugle», *Faits de langues*, 3, 1994, p. 131-138.
- SAUSSURE Louis DE, «*Maintenant*: présent cognitif et enrichissement pragmatique», *Cahiers Chronos*, 20, 2008, p. 53-76.
- TAMBA Irène, «Pronominaux personnels en français et en japonais», *Faits de langues*, 3, 1994, p. 221-224.
- WITTGENSTEIN Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques*, trad. fr. Pierre Klossowski, avec une introduction de Bertrand Russell, Paris, Gallimard, 1961.